

GAUDÉ, Laurent, *Paris, mille vies*. Récit. Arles. Actes Sud. 2020. 87 pages.

L'auteur-narrateur, Laurent Gaudé (1972-), dramaturge, romancier, nouvelliste, nous fait partager sa déambulation nocturne, hallucinée, dans un Paris désert auquel il s'adresse avant de mener la sarabande.

Sur le parvis de la gare Montparnasse, un homme dépenaillé, au visage maigre et aux cheveux longs, répète : « Qui es-tu, toi ? ... Qui es-tu ? (...) Et vous tous, qui marchez sans vous arrêter... Qui vous regarde ? Qui vous donne un nom ? (...) Vous n'avez pas de nom... Qui êtes-vous » (p.10-11), il disparaît, revient, « C'est le marcheur (...) qui arpente les rues et les époques » (p.15) et précède comme une ombre le narrateur.

Celui-ci va jusqu'au cimetière du Montparnasse, où est enterré son père, évoqué avec émotion. À Denfert-Rochereau, Rol-Tanguy ouvre la porte aux résistants inconnus célébrés par les plaques commémoratives. Puis, le narrateur descend le bd St Michel, traverse la Seine, monte jusqu'à la gare de l'Est, avant de revenir. En battant le pavé, il fait ressurgir le passé. Après les résistants, les insurgés de différentes époques, les poètes sont à l'honneur : Villon en tête, Victor Hugo venu enterrer son fils durant la Commune, quand Rimbaud, voyageur sans ticket, eut droit à la prison, Verlaine, Rilke, Artaud. L'évocation de ceux qui ne sont plus s'accompagne du rappel de ce qui n'est plus : l'hôtel du Pet au Diable de Villon, le bal Bullier ou encore la première danse macabre peinte en 1424 au Charnier des Innocents.

Dans la dernière partie de son livre, cette pérégrination dans un Paris disparu devient une réflexion sur la mort, sur sa vie, sur sa présence au monde, sur ses œuvres. L'auteur affirme bien haut sa volonté, son désir de vie et évoque les lieux parisiens de sa rencontre avec celle dont l'amour lui donne la force d'être, bien que l'homme « De terre vint, en terre tourne ». Et il conclut son récit sur la phrase de Ramuz : « C'est à cause que tout doit finir que tout est si beau. »

La phrase de Gaudé est courte, les propositions indépendantes dominant, étoffées principalement de relatives ; cela donne un rythme sans amplitude et quelque peu lapidaire, mais qui traduit le délire obsessionnel et n'empêche pas un certain lyrisme poétique de baigner le texte et de nous emporter.

Citations

« Puisses-tu ne jamais oublier ceux qui meurent sur tes pavés
Comme ceux qui s'embrassent sur tes bancs... » Épigraphe.

« La première plaque apparaît et je lis : « Ici est tombé le 25 août 1944 le soldat Revers Jean de la division Leclerc. » Je ne bouge plus. Tout est calme et silencieux autour de moi. Je regarde ce trottoir et j'entends les coups de feu qui ont claqué durant ces heures de combat. Là où je marche, des hommes se sont effondrés. (...) J'entends les ordres, les cris, les sifflements de balles. J'entends Paris qui a faim de liberté mais avance à pas lent. Chaque croisement est un piège. Chaque course, chaque traversée de boulevards à découvert est un dé jeté pour la vie.

Tout renaît par le pouvoir des mots. (...) » p.26-27

« Je crois que je suis le veilleur de la ville. Je n'ai rien d'autre à faire que de déambuler dans ses rues comme un gardien attentif. Paris veut sa bouche. Elle a faim de mots. Trop de vies s'entassent en elle. Il faut les dire. C'est pour cela que l'homme m'a demandé de le suivre. Et maintenant, partout où je vais,

des foules agitées se pressent devant moi. Comme si les rues en accouchaient. La jeunesse frappe le pavé. Les années se superposent. » p.32

« Nous avons inventé l'immortalité et elle fait un doux bruit de papier. Les mots se transmettent de siècle en siècle. L'éternité est là : dans chacun des livres que nous ouvrons. Tout est intact. Sur les pages que nous parcourons des yeux, nous retrouvons la voix exacte du passé. Tout ce qui semblait fragile, voué à un oubli certain, la description d'une sensation fugace ou d'un paysage changeant, tout cela est gravé. Alors oui, je retourne aux mots. J'ai peuplé ma vie avec eux. » p.83.